

REVUE DE PRESSE



Du 15 au 22 novembre 2019 au Théâtre Romain Rolland de Villejuif

Du 13 au 15 janvier 2020 au Théâtre de Vanves

Contact PRESSE :

Francesca Magni

06 12 57 18 64 - francesca.magni@orange.fr

FRANCESCA
Relations Presse et Communication
MACNI

www.francescamagni.com

Liste presse

Le 18 novembre

Julie Wahl / Toute la culture.com

Audrey Jean / Théâtres.com

Bruno Fournies / regart.org

Eric Demey / La Terrasse

Dany Toubiana / Theatrorama.com

Gerald Rossi / L'Humanité

Pierre Corcos / Blog Verso,

Guillemette de Préval / La Croix

Le 20 novembre

Sarah Franck / Blog Art-Chipel

Le 15 janvier

Marie Plantin / Pariscope.fr

Interviews :

France inter / le Nouveau Rendez-vous de Laurent Goumarre mardi 10 décembre à 22h.

France Info TV Canal 27 / David Farjon invité de la rubrique Culture du journal de Patricia Loison à 23h le 18 décembre.

théâtre(s)

LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE

ARTISTES

DIDIER SANDRE,
ESTELLE SAVASTA,
CHRISTOPHE RAUCK,
ANNE-CÉCILE VANDALEM,
SANDY OUVRIER...

Printemps 2020

THÉÂTRE

ET C'EST UN SENTIMENT QU'IL FAUT DÉJÀ QUE NOUS COMBATTIONS JE CROIS

La compagnie Légendes Urbaines s'attaque avec sagacité au mythe médiatique de la banlieue

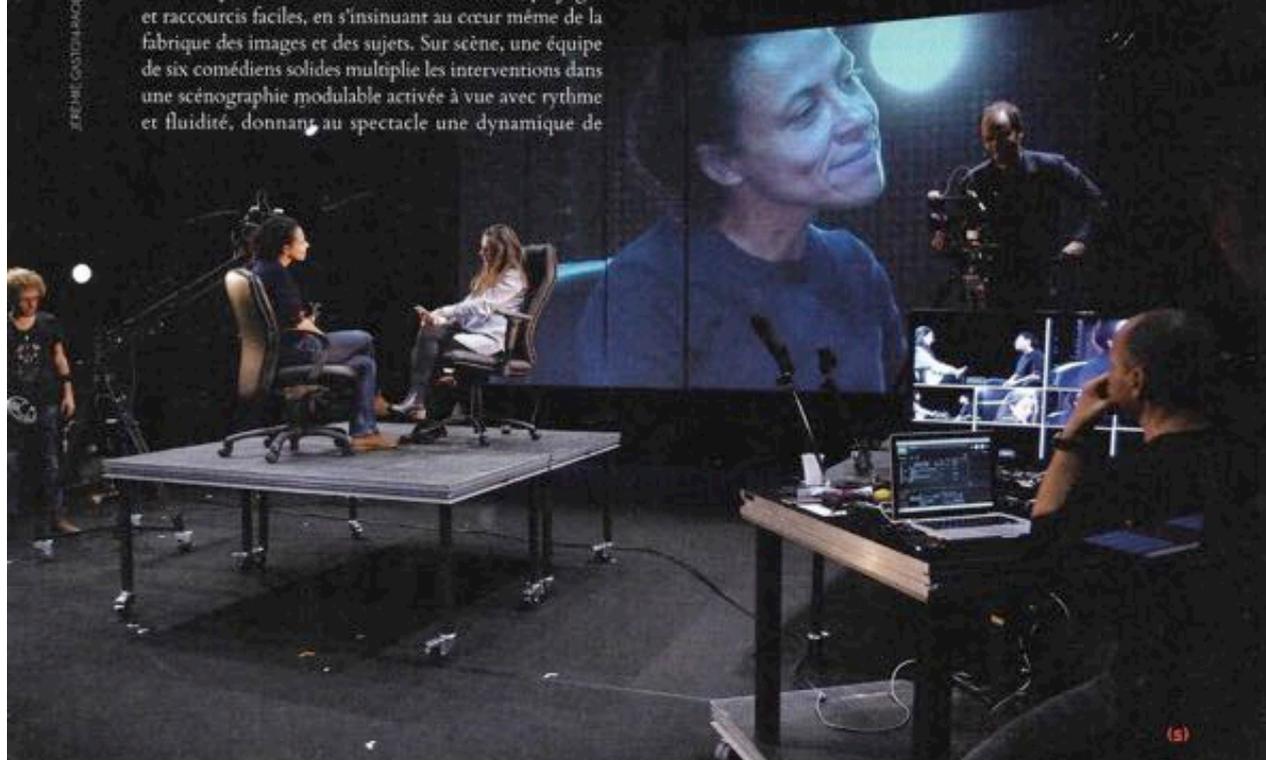


Dirigée par David Farjon, la compagnie Légendes Urbaines porte bien son nom, elle qui se donne pour mission d'interroger les représentations de la ville, en particulier de la banlieue, et trace, depuis presque dix ans maintenant, un parcours de création et d'actions culturelles cohérent et essentiel qui va s'étoffant. Avec son troisième spectacle au titre-citation tout aussi long et programmatique que les précédents, la compagnie accède à une ampleur nouvelle, tant dans le déploiement de l'enjeu scénique que dans les moyens techniques utilisés (caméras, régie vidéo, contrôleurs sans fil, console lumière, micros, exploités en direct par l'équipe au taquet en un ballet de déplacements au service de l'argumentaire mis en jeu). Elle parvient à faire théâtre à partir d'une réflexion active, à créer plusieurs espaces où fiction et documentaire cohabitent pour mieux rendre compte de la porosité du réel et du récit qui en est fait. *Et c'est un sentiment qu'il faut déjà que nous combattons je crois* s'attache à déconstruire le mythe médiatique de la banlieue véhiculé par la télévision, entaché de clichés, préjugés et raccourcis faciles, en s'insinuant au cœur même de la fabrique des images et des sujets. Sur scène, une équipe de six comédiens solides multiplie les interventions dans une scénographie modulable activée à vue avec rythme et fluidité, donnant au spectacle une dynamique de

rebondissement qui contribue à théâtraliser la réflexion à vue. Partant d'un reportage télé de 2016 sur la place des femmes dans l'espace public d'une cité, la compagnie s'attache à le décortiquer jusqu'à la moelle, à en questionner les dessous et le modèle de représentation qui en émane. Elle installe une dramaturgie de l'enquête pour tenter, avec sincérité, intelligence et engagement personnel, de démonter les mécanismes de croyance colportés par les discours dominants ou du moins de désamorcer l'adhésion collective à certaines représentations dévoyées. Le résultat est non seulement passionnant car extrêmement documenté et éclairant mais il vient également nous toucher et nous bousculer en profondeur en replaçant l'humain au cœur même de sa recherche, ce qui en fait toute la moelle. / MARIE PLANTIN

mise en scène David Farjon - Compagnie Légendes Urbaines / avec Samuel Cahu, Magali Chovert, David Farjon, Sylvain Fontimpe, Ydine Saïdi, Paule Schwoerer / à voir à Saint-Quentin en Yvelines, Mantes-la-Jolie, Dijon...

ZÉROÏTE GASTON-BACQUÉ



LA CROIX

vendredi 3 janvier 2020 — Quotidien n° 41597 — 2,00 €

Au théâtre, les médias mis en scène

— Tantôt contre-pouvoir vital face au monde politique, tantôt faiseurs de mythes, les médias sont représentés sur les planches, sous leurs bons et mauvais jours.

— Illustration avec deux pièces contemporaines, *Les Témoins* et *Et c'est un sentiment qu'il faut que nous combattions je crois*.

Pilier d'une démocratie à défendre ou tordeurs de réalités à démasquer, plus que jamais, les médias nourrissent les débats. Une ambivalence constante que le théâtre se plaît à mettre en scène avec *Les Témoins*, qui se joue depuis novembre à la Manufacture des Abbesses à Paris (1), et avec *Et c'est un sentiment qu'il faut que nous combattions je crois*, créée par la compagnie Légendes urbaines, en tournée dans l'Île-de-France (2) jusqu'en mai.

C'est le risque d'une société sans liberté de la presse que Yann Reuzeau, auteur et metteur en scène audacieux, a voulu appréhender dans *Les Témoins*. La *Chute d'une nation*, sa précédente pièce politique, dépeignait les conditions de l'arrivée au pouvoir d'un président d'extrême droite dans une démocratie malade. Sans en être la suite, *Les Témoins* confronte la rédaction d'un site d'information réputé sérieux, impartial et indépendant, à ce nouveau régime aux discours et méthodes fascistes. Si le public ne le voit jamais, Thomas Mérendien, le nouvel hôte de l'Élysée, s'invite à toutes les conférences de rédaction des « *Témoins* », le titre du journal, dont le public assiste à la lente agonie. Catherine (Sophie Vonlanthen), la rédactrice en chef adjointe, a beau reprendre en main une équipe qui s'entre-déchire en multipliant les enquêtes dérangeantes, le nouveau pouvoir n'hésite plus à utiliser les moyens de l'État contre la presse, érigée en ennemi public.

Avec crédibilité et efficacité, Yann Reuzeau montre comment les journalistes, selon leurs personnalités et convictions, essayent



Dans *Les Témoins*, une rédaction est confrontée à l'arrivée au pouvoir de l'extrême droite. Xavier Cantat

de gérer cette situation politique inédite, entre résistance, relative allégeance ou passage à l'action. « En passant deux jours à la rédaction de Libération pour préparer la pièce et observer comment les journalistes interagissent, explique l'auteur, je me suis rendu compte que la plupart n'avaient pas réfléchi à ce qu'ils feraient si l'extrême droite arrivait au pouvoir. S'ils savent que ça peut arriver, il n'est pas simple de s'y confronter. Une fiction est plus concrète qu'une discussion théorique. »

C'est une tout autre facette des médias qu'a choisi de mettre en scène la compagnie Légendes urbaines. Dans *Et c'est un sentiment qu'il faut que nous combattions je crois*, les médias deviennent fabricateurs de mythes, ici, de la banlieue, domaine de prédilection de la troupe. Avec une mise en scène travaillée et dynamique, jouant avec des outils du journalisme audiovisuel et radiophonique, les acteurs plongent le spectateur au cœur de la salle de rédaction d'une

C'est le risque d'une société sans liberté de la presse que le metteur en scène Yann Reuzeau a voulu appréhender dans « Les Témoins ».

télévision nationale. Toute l'intrigue part d'un documentaire sur l'absence des femmes des espaces publics en banlieue. Les acteurs cherchent à démontrer l'existence de biais dans l'élaboration de ce reportage. « L'idée n'est pas de montrer que tout est faux. Mais le fait même de poser un regard journalistique sur la banlieue construit un imaginaire sur celle-ci », explique David Farjon, metteur en scène et acteur, touchant du doigt l'effet de la surmédiation d'un fait.

Si, dans la pièce, certaines représentations de journalistes sont volontairement caricaturales, la pièce est l'occasion de prendre du recul sur le traitement médiatique. Notion d'angle — mise en scène à l'aide d'une caméra —, jargon journalistique, restitution des faits, contraintes temporelles et matérielles des rédactions... Pour construire la pièce, fruit de deux années de travail, l'une des actrices et le metteur en scène sont entrés dans le quotidien de la rédaction de France 3 Alsace.

La compagnie mène par ailleurs des ateliers d'écriture théâtrale avec des collégiens et lycéens de banlieue. « À partir d'un article de presse, nous leur demandons d'écrire une scène. Des points de vue très différents émergent. C'est un moyen de leur montrer qu'eux aussi opèrent des choix dans l'information », rapporte Sylvain Fontimpe, l'un des acteurs.

Ces interrogations mises en lumière sur les planches, des organes d'information se les posent aussi, à l'instar de *La Croix*, dont le 33^e Baromètre de confiance dans les médias paraîtra mi-janvier.

Aude Carasco
et Guillemette de Préval

(2) Du 13 au 15 janvier au Théâtre de Vanves, le 13 mars au théâtre des Sources à Fontenay-aux-Roses, les 20 et 21 mars à la scène nationale de Saint-Quentin-Yvelines...

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

N° 283 – Décembre 2019

THÉÂTRE - CRITIQUE

Et c'est un sentiment...écriture collective, mis en scène par David Farjon

Comment se sont bâties les représentations médiatiques de la banlieue ? Et c'est un sentiment qu'il faut déjà que nous combattions je crois nous en apprend sans pour autant nous surprendre.

Après *Ce que je reproche le plus à l'architecture française*, c'est son manque de tendresse, la compagnie Légendes urbaines poursuit son chemin à travers les beaux titres à rallonge et la banlieue comme champ d'étude. Suite à son approche urbanistique remarquée, les six artistes de la compagnie déplacent la focale sur le terrain des médias, *Et c'est un sentiment qu'il faut déjà que nous combattions je crois* reprend une phrase prononcée dans un JT de 1976 présenté par Roger Gicquel, à l'époque où la banlieue n'apparaît qu'à peine comme un problème en France. Les événements de 1981 des Minguettes à Vénissieux ne sont pas encore passés par là, ni le fameux « racaille » de Sarkozy, ni les morts de Zyed et Bouna à Clichy, ni les émeutes qui leur succéderont ou encore les fameux cafés interdits aux femmes de Sevran. C'est sur ces sujets et leur traitement médiatique que revient le spectacle, naviguant entre décryptage de la fabrique de l'information et des représentations qu'elle fait naître et dénonciation de la confiscation de la parole, qui s'opère au détriment des habitants de ces quartiers qu'on qualifie maintenant dans une ambivalence bien involontaire de « sensibles ».

Entre réel et fiction

Traversant allègrement les frontières entre le comédien et le personnage, le réel et la fiction, la narration, le commentaire et l'action, le spectacle tourne au rythme des tables et des écrans qui dessinent des lieux en perpétuelle reconfiguration : plateau télé, bureau de rédaction et autres théâtres des événements. L'ensemble est fluide mais paraît hésiter entre plusieurs registres. Le spectacle débute comme une enquête avec des tentatives de reconstitution du processus qui aboutit à ce fameux reportage sur les cafés de Sevran et Vénissieux. On nous y rappelle à l'occasion le passé de la reporter de France 2, Caroline Sinz, sexuellement violente place Tahir en Egypte, et l'on reconstitue avec vraisemblance les probables rapports de force au sein de la rédaction qui ont conduit à la confection de ce reportage. On interroge au passage les modes de production du théâtre, avec ses questions de genres et de représentations des minorités. On revient sur 1981 et la manière dont les médias achetaient du spectaculaire, demandaient aux habitants de jouer les casseurs. Dans un monde dorénavant habitué au décryptage des images, qui a beaucoup appris sur la confection de l'information, le spectacle reste éclairant mais se fait parfois redondant. Si bien qu'on se demande ce que le média théâtral peut apporter dans ce registre, en plus de ce que font déjà ceux de l'image. La réponse se fait attendre mais surgit à la fin, éloquente, incontestable avec le masque de Zyed qui danse sur *Douce France*.

Eric Demey



Et c'est un sentiment qu'il faut déjà que nous combattons je crois

↓ DANY TOUBIANA

🕒 NOVEMBRE 21, 2019

À l'origine du mythe

Les créateurs de la compagnie Légendes Urbaines adorent les titres à rallonges qui interpellent, interloquent ... **Et c'est un sentiment qu'il faut déjà que nous combattons je crois** n'échappe pas à cette règle. L'enjeu de cette compagnie née en 2010 est de proposer un théâtre résolument ancré dans l'environnement urbain. Cette dernière création parle de ce rapport, avec les quartiers populaires où ils ont grandi, lorsque la verticalité des cités a remplacé l'horizontalité des zones pavillonnaires. Cela donne une pièce qui dérange et bouscule les idées reçues sur ce que l'on appelle communément la banlieue.

Dès la fin des années 70, la presse rendait compte de ces rodéos qui apparaissaient alors sous la forme d'un entrefilet dans un journal régional ou d'une brève au journal télévisé.

Été 1981, Les Minguettes, Vénissieux dans la banlieue lyonnaise. Vols de voitures, rodéos, incendies et affrontements avec la police au pied des barres d'immeubles... Cet été-là, les incidents vont embraser l'actualité, la couverture médiatique va s'amplifier et rendre compte des incidents à l'échelle régionale puis nationale. Les auteurs-comédiens, pensent que, cet été-là, à la périphérie de Lyon, naît le mythe tenace d'une banlieue désœuvrée, dangereuse sur lequel se cristallisent nombre de peurs, transformant le fait divers en fait de société

La mise en récit de la banlieue

Sur le plateau, une table, des fauteuils des livres, des journaux, des ordinateurs. Mais aussi trois caméras, une régie vidéo, une console lumière, des micros, des contrôleurs sans fil, un écran qui accueillera la projection de films, extraits d'informations, de reportages ou des images en direct filmées sur le plateau. Au centre un espace vide, celui de la fiction qui se remplira au fur et à mesure de récits, de réflexions communes ou d'apartés. Avec une grande virtuosité, les frontières entre les espaces s'abrogent ou coexistent alors que le spectacle se déroule entre théâtre et reportage télé. La scénographie modulable ouvre l'écran en persiennes, une maquette rend compte de la géographie d'un espace de barres d'immeubles avec ses rues bétonnées. Le plateau de théâtre devient le champ d'investigation où se posent les réflexions, les contradictions qui démontrent la fabrication du récit journalistique autour de l'objet "banlieue". À partir de documents d'archives, de reportages ou de journaux télévisés des années 80 à nos jours, naît une sorte de fiction basée sur une réalité volontairement tronquée, des choix rédactionnels pris en amont en conférence de rédaction jusqu'à la diffusion en passant par le tournage et le montage.

Sur le plateau les comédiens recréent une salle de rédaction de la télévision. Partant de la réalité de la scène, ils imaginent les conférences des vrais journalistes de télévision, le processus et les choix qui finissent par rendre compte d'une réalité rétrécie, vue à travers le viseur de la caméra. Passant au peigne fin, le cadrage, le choix des images ou la gestuelle des journalistes qui donne une ouverture vers le non-dit,, utilisant les techniques de l'audiovisuel en montant en direct le son et les images, les comédiens confrontent les approches, font progressivement glisser le sens et transforme les personnes réelles en personnages de fiction.

Peu à peu, sur le plateau, le "démontage" critique des choix d'images, fait naître un dialogue avec une autre réalité conforté par la présence des acteurs sur le plateau. Un autre questionnement surgit alors, plus apte à fonder une réflexion constructive : elle vient d'où cette peur de la banlieue ? Comment se construire alors que l'on vous dit sans arrêt que là où vous vivez est une zone de non-droit ? Le mythe est une histoire alors peut-on se faire les interprètes de la réalité des autres ? De quelle façon ce mythe de la banlieue forgé par les images affecte-t-il nos perceptions intimes de ces espaces ?

Dans une grande inventivité de mouvements sur le plateau, croisant les écritures et les techniques du film et du théâtre, se dessine alors non pas une nouvelle histoire de la banlieue, mais la mise en récit et en mots de ces espaces. La démonstration proposée par les comédiens de la Cie Légendes Urbaines est brillante sans être caustique car au-delà des mots, il reste surtout, disent-ils en filigrane, le regard des enfants, les histoires croisées et les rêves de ceux qui vivent là.



Mis en ligne le 22 novembre 2019

ACCUEIL THÉÂTRE

ET C'EST UN SENTIMENT QU'IL FAUT DÉJÀ QUE NOUS COMBATTIONS JE CROIS

Le mythe des « banlieues » moderne a commencé en 1981. Les Minguettes, Vénissieux et d'autres ont fait les gros titres des JT avec leurs rodéos, leurs voitures incendiées, leurs trafics en tous genres... C'est par cette période et par cette nouvelle représentation des quartiers que la compagnie Légendes Urbaines oriente ses recherches. D'où, pourquoi, comment cette image des barres d'immeubles a été créée et s'est-elle propagée durant des dizaines d'années ?

L'accent est mis sur l'analyse et le décryptage de « l'Information ». L'information télévisuelle s'entend. Celle qui a mis un projecteur puissant sur la vie dans ces banlieues au point de multiplier les reportages par dix, voire par cent en une dizaine d'année.

Le spectacle lui-même se déroule sur plusieurs niveaux : scéniques et narratifs. Sur le plateau, les espaces sont mouvants avec un dispositif de tables et de caméras sur roulettes que les interprètes manipulent en fonction des scènes et des lieux à représenter. Un écran géant domine le fond, où seront projetés les documents d'époque et les reconstitutions filmées en direct plateau.

Quant à la construction narrative, elle aussi s'éparpille entre les reconstitutions des conférences de rédaction des JT, des scènes de vie reprises sur des exemples réels et des interventions frontales adressées au public.

Le tout forme un mouvement constant qui ressemble parfois à un zapping mais qui possède sa propre logique et son discours. Le rythme ainsi donné est vif dans ce mélange de jeu d'acteur et de technologie vidéo, ce mélange d'analyse de contenu, de reconstitution imaginaire, de zoom vers le plus près de la vie dans ces banlieues avec des témoignages et de plan large sur cette sorte de manipulation médiatique où ce qui se présente comme objectif est le plus souvent soumis à une directive. Bref une objectivité totalement détournée.

Même si le discours développé ici est un peu didactique, ces deux heures de spectacles semblent presque courtes tant elles sont riches d'éclaircissement sur la puissance de ces médias qui parfois, au lieu de suivre l'événement, déforment la réalité.

Bruno Fogniès

Toute La Culture.

« Et c'est un sentiment qu'il faut déjà que nous combattions je crois », une pièce sur la naissance médiatique des banlieues

21 NOVEMBRE 2019 | PAR JULIA WAHL

La compagnie Légendes urbaines propose à Villejuif un historique de la représentation sociale et médiatique de la « banlieue » dans un dispositif de mise en abyme efficace, proposé par le metteur scène David Farjon.

Une mise en abyme sur le mythe de la « banlieue »

Le dispositif scénique mis en place par le collectif pour rendre compte des discours négatifs sur la banlieue est le suivant : un groupe de comédiens, qui ressemblent étrangement aux acteurs présents sur scène, s'interroge sur les conditions d'émergence d'un discours médiatique uniforme sur les banlieues et les cités HLM, forcément violentes et intégristes. Un dispositif de mise en abyme classique mais efficace.

Suivant la chronologie inverse des événements, la pièce part du fameux reportage de France 2 sur Sevran de 2017 avant de remonter le temps jusqu'aux reportages sur les « rodéos » en 1981, en passant par les émeutes de 2005 et les célèbres « no go zones ». Ces étapes de la construction du mythe sont revisitées par les comédiens-personnages qui s'interrogent sur les causes d'une telle unanimité.

Une mise en scène un rien didactique

À l'aide d'une caméra, les acteurs reconstituent les prises de vue et font ainsi prendre conscience aux spectateurs que cadrer, c'est choisir. Choisir ce que l'on va montrer, ce qui est digne d'être montré et qui, surtout, corrobore des présupposés. Le public devient ainsi spectateur de la pièce et des reportages tout à la fois.

Toutefois, et même si cela fonctionne très bien, ce recours systématique aux explications plus qu'à la narration rend le tout un peu trop didactique. Il en va de même de ce personnage joué par Ydire Saïdi, qui, face public, explique aux spectateurs les mots qu'ils pourraient ignorer. En outre, les références convoquées, Bourdieu, Barthes et Debord, sont quelque peu attendues dans un spectacle qui parle des médias et de la naissance de mythes modernes.

Il n'en demeure pas moins que le spectacle fonctionne et que nous suivons avec bonheur cette bande d'acteurs qui s'interrogent sur les ressorts médiatiques.



THÉÂTRE

ET C'EST UN SENTIMENT QU'IL FAUT QUE NOUS COMBATTIONS JE CROIS. QUAND LA MANIÈRE DE DIRE RECOUVRE ET DÉNATURE LA RÉALITÉ.

22 NOVEMBRE 2019

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog

La compagnie Légendes urbaines affectionne de débusquer, dans la manière de décrire la « banlieue », les présupposés masqués derrière l'apparente objectivité de la description. Elle récidive de belle façon en pénétrant de manière fictionnelle dans le journalisme en train de se faire.

Un plateau nu que viendront animer, au fil du spectacle, des plateaux montés sur roulettes sur lesquels se déroulera le *making off* de l'information. Au fond, un panneau servira d'écran de projection. Le point de départ ? une scène de l'été 1981 aux Minguettes, dans la banlieue lyonnaise. Ce soir-là quelque chose craque. De juillet à octobre, les « cités-dortoirs » se révoltent. Des centaines de voitures sont incendiées et de violents affrontements opposent les jeunes aux forces de l'ordre. Stupeur et tremblements dans ce pays nouvellement acquis par la gauche. Surmédiatisés, les événements mettent en pleine lumière le « malaise des grands ensembles ». La banlieue constituera dès lors un sujet récurrent pour les actualités.

Montage et démontage de l'information

On se souvient de la phrase de McLuhan – « Le message c'est le médium » – manière de dire que ce médium, justement, fabrique de toutes pièces l'information qu'il diffuse, reconstruit le réel, crée du mythe. C'est ce mythe même que la compagnie interroge en renvoyant dos à dos des extraits de reportages télévisés et le questionnement sur ce qui les a suscités et sur la manière dont ils ont été traités à l'image. Ainsi émerge le thème de l'absence totale des femmes de certains lieux et la caméra se promène dans des rues où elles rasant les murs, silhouettes noires cachées dans leur hijab, tandis que les hommes occupent les terrasses des bistrot. Dans le même reportage, la journaliste introduit ces groupes de femmes qui résistent, tentent de faire bouger les lignes, font irruption dans les bistrot, filment en caméra cachée des hommes pour qui la place de la femme n'est pas dans la rue car « on n'est pas à Paris ici ». À partir de là, on remonte le fil. Pourquoi les seuls endroits montrés sont-ils peuplés de Maghrébins et d'Africains ? Est-ce seulement l'islam qui est en cause ? Ne peut-on trouver d'autres exemples dans d'autres milieux ? On remonte la piste du « faire vendeur ». Les cadres sup' ça nous ramène trop à nous, c'est gênant. Donc on retourne au sujet rassurant de l'islam repoussoir. Ça ne veut pas dire que c'est entièrement faux, qu'il ne peut pas y avoir une part de vérité. Mais, prenant appui sur une inquiétude qui peut conduire à toutes les dérives, l'information érige en généralité ce qui est cas particulier. Le fait divers devient fait de société.

L'actu en train de se faire

Cette démonstration qui emprunte les voies du journalisme – les médias sont aujourd'hui au cœur de notre perception du réel – elle va se faire in situ, devant nos yeux, par les moyens d'un théâtre qui ne se contente pas de mettre en scène le *making off* de l'information mais le recrée à son tour pour le rendre signifiant. Le plateau de théâtre se mue en salle de conférence de rédaction où se débattent et se forment les sujets, en lieu de tournage où l'on visualise à la fois le tournage entrain de se faire et son rendu sur un écran, en témoin loin d'être innocent qui interroge les reportages déjà diffusés par les chaînes pour y traquer le sens sous-jacent, implicite que le reportage induit.

Le plateau, plaque tournante de tous les échanges

Le théâtre devient lieu de fabrication et de réflexion et se montre lui-même. Les accessoires sont à vue, saisis au fil de la narration par les acteurs, manipulés par eux. Les comédiens se glissent tour à tour dans la peau des personnages filmés et dans celle de ceux qui les filment, filment en direct des images qui apparaissent sur l'écran, discutent éthique et réalité, proposent un autre regard de ces « hors-champ » supposés qui peuplent la banlieue et qui sont l'autre monde des grandes villes. La scène devient aussi lieu de fiction dans lequel se raconte le pourquoi imaginé du choix des sujets. Vivacité et humour malicieux gouvernent ce spectacle qui interpelle le spectateur. Il s'achève sur une forme artistique emblématique des banlieues, le rap – un autre regard dans la galaxie des manières de voir – et des chants kabyles de femmes revendiquant leur liberté. *La Douce France* de Charles Trenet appartient à tous.



visuelimage.com
l'art en train de se faire

La chronique
de Pierre Corcos

Voies théâtrales

[verso-hebdo]

05-12-2019

L'usage de la vidéo au théâtre, le filmage en direct, des séquences projetées en fond de scène : voilà bien une « voie théâtrale » qui se répand comme une mode vestimentaire ou un « buzz » dans les réseaux sociaux... Parfois on a l'impression que le procédé compense des lacunes de la mise en scène ou une indigence du texte. D'autres fois l'on regrette que l'attention réservée aux comédiens soit distraite par cette encombrante technologie. Mais, lorsque le sujet intègre ce règne impérial du numérique, comme dans *Et c'est un sentiment qu'il faut déjà que nous combattions je crois* par la Compagnie Légendes Urbaines (c'était jusqu'au 22 novembre au Théâtre Romain Rolland de Villejuif, et sera du 13 au 15 janvier au Théâtre de Vanves) qui travaille avec constance sur l'image de la banlieue, notamment le « topos » réitéré dans les médias, alors ce type de scénographie, de mise en scène à vidéos est pleinement justifié. Cette compagnie a réussi à « *s'inventer un dispositif scénique inspiré des contraintes de production de l'information* » (sic). Du coup, le fond émerge ici autant de la forme que de cette écriture collective dirigée par David Farjon, et témoignant d'une lucide appréhension de la problématique complexe des banlieues. Le dispositif technique ne gêne pas, il a été réfléchi, fait processus, enrichit le spectacle et offre même des points d'appui au jeu. On souhaite vraiment à cette jeune compagnie de persévérer dans cette voie théâtrale !



ET C'EST UN SENTIMENT QU'IL FAUT DÉJÀ QUE NOUS COMBATTIONS JE CROIS

La Compagnie Légendes urbaines présente au Théâtre de Vanves ses réflexions sur le mythe de la banlieue. Une pièce visuelle et dynamique qui donne à réfléchir.

Tout commence par le sujet diffusé sur France 2 et réalisé par Caroline Sinz, grand reporter, sur la place des femmes dans l'espace public. Deux banlieues, une même ambiance : des cafés pris d'assaut par des hommes et des femmes qui essayent de s'y faire une place. Au fond, dans un des derniers plans du reportage, une femme en burka qui traverse l'écran.

C'est à partir de cette vidéo que la Compagnie Légendes Urbaines s'interroge sur le mythe de la banlieue, citant notamment Roland Barthes et ses *Mythologies* en toile de fond. Pourquoi la banlieue est-elle toujours rattachée à la violence, la drogue et l'islam ? Quelle histoire les médias veulent-ils nous donner à entendre ? Quelle est cette parole récurrente que nous entendons sur les banlieues ?

Pour déconstruire le mythe, les comédien.nes vont reproduire les salles de presse de France 2, incarner Caroline Sinz ou David Pujadas, essayer de reconstituer leurs dialogues. Ils vont à leur tour se mettre à filmer des sujets, devenant journalistes grâce à 4 caméras sur le plateau et un contrôleur portatif. Le matériel technique est très pointu, mais il a vocation à nous rappeler que nous regardons de l'image et qui plus est, de l'image construite, traitée, montée. L'écran, le cadre, est ce qui limite la réalité et l'oriente.

La réflexion sur la réalité est d'ailleurs un des thèmes majeurs de la pièce. Dans une sorte de mise en abîme, les comédien.nes ne cessent de nous montrer qu'ils jouent eux-mêmes un rôle, qu'ils reproduisent une réalité qu'ils sont en train d'inventer. Alors d'un coup, ils abandonnent leur personnage (d'ailleurs, pouvons-nous parler de personnages lorsqu'il s'agit de personnes réelles ? se demande la comédienne qui doit jouer Caroline Sinz), se tournent vers le public et pose cette question essentielle : pouvons-nous parler à la place des autres ?

Si le théâtre documentaire a souvent tendance à traîner en longueur malgré ses thèmes passionnants, la compagnie Légendes Urbaines réussit à ne pas nous ennuyer un instant, malgré les 1h 50 de la pièce. A l'image de cette réalité mouvante et complexe qu'elle interroge, le plateau ne cesse d'évoluer dans un roulis de tables et de chaises à roulettes. Parfois salle de conférence, parfois plateau télé, parfois maquette de banlieue miniature, les décors s'enchaînent de même que les modalités des scènes : seuls, en groupe ou en duo, à l'écran ou sur le plateau, hors du théâtre même, tout bouge de façon dynamique et rythmée.

De plus, les comédien.nes n'oublient pas l'humour : on rit souvent de leur imitation des présentateurs de JT, mais on peut aussi être ému, surtout lorsqu'une comédienne raconte la mort de Bouna et Zyed, deux jeunes adolescents pourchassés par la police, à Clichy-sous-bois. Enfin, les références culturelles qui nourrissent leurs réflexions sont variées, allant des anciens reportages des années 1981 au rap de Kery James

Riche de sens et riche d'inventivité, *Et c'est un sentiment qu'il faut déjà que nous combattions je crois* est notre premier coup de coeur de l'année 2020 !

Célia Cristofoli